H. Cowan

Le buna de Timor: une langue „Ouest-Papoue

In: Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde 119 (1963), no: 4, Leiden, 387-400

This PDF-file was downloaded from <http://www.kitlv-journals.nl>

LE BUNA' DE TIMOR: UNE LANGUE "OUEST-PAPOUE"

Dans les *Bijdragen*, vol. 115 (1959), pp. 336 ss. M. Louis Berthe a publié un article „Sur quelques distiques buna' (Timor Central)”, où se trouvent aussi quelques remarques sur la grammaire et sur la position linguistique du buna', sur lesquelles il importe de revenir.

D'après M. Berthe „dans l'état actuel de nos connaissances, il paraît fondé de considérer le buna' comme une langue n'appartenant pas au groupe indonésien” (p. 363). Mais en même temps il rejette la théorie de Capell qui, dans un article de 1944,¹ a signalé le caractère „papou” des langues non-indonésiennes de Timor. Il lui reproche d'avoir simplifié les traits distinctifs des langues dites papoues. Et il y ajoute: „Si on note, en buna', des traits morphologiques et syntaxiques qui peuvent passer pour papous, il n'en reste pas moins que (1) le nombre et le genre ne sont jamais indiqués; (2) la distinction de l'exclusif et de l'inclusif est fortement marquée; (3) les substantifs se rangent en deux classes; (4) les verbes n'ont ni temps ni mode; (5) la personne du sujet n'est pas indiquée dans le verbe; (6) on trouve enfin en buna' des préfixes indiquant la causalité et la réciprocité” (pp. 361—2). Et plus loin: „Sur le plan de la grammaire, on pourrait donc tout au plus conclure que nous avons affaire à l'une de ces langues que le P. Schmidt nomme „Mischsprachen”: langue influencée par le voisinage des langues papoues. Enfin, sur le plan du vocabulaire, ... outre des mots appartenant au stock indonésien, assez nombreux et qui ont subi une modification propre ne pouvant s'expliquer uniquement par des considérations synchroniques, le vocabulaire buna' atteste quelques rapports remarquables avec les langues proto-malaises de la Péninsule...” (p. 362).

Or, pour bien apprécier la question de la position linguistique du buna', il faut d'abord se rendre compte de la portée des termes

¹ „Peoples and languages of Timor” (*Oceania*, 14, 1944, pp. 191—219, 311—37; 15, 1944, pp. 19—48).

employés. M. Berthe s'en sert de quatre: indonésien, papou, „Mischsprachen” et proto-malais. Le terme „indonésien” paraît être suffisamment clair. Mais le terme „papou” mérite d'être précisé une fois de plus. Par „langues papoues” on entend ces langues de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines qui ne sont pas austronésiennes. C'est donc une désignation plutôt négative, linguistiquement, et l'élément positif n'y est que géographique ou ethnologique. En effet, tandis que linguistiquement les langues „papoues” se distinguent fort bien des langues austronésiennes, c'est cet élément géographique seul qui paraît les distinguer plus ou moins nettement des langues australiennes. Tout de même je crois avoir établi certains grands groupements de langues papoues apparentées les unes aux autres. Nous reviendrons sur cette question ci-après.

Quant à l'expression „Mischsprachen”: tout en laissant de côté la question beaucoup discutée de l'existence ou non de „langues mixtes”, il me faut de ma part préciser que, à mon avis, les langues néo-guinéennes dites „mixtes” ou „mélano-papoues” (Ray) sont en réalité des langues austronésiennes ayant un substrat non-austronésien qui est souvent considérable et qui est sans doute d'origine „papoue”. C'est pourquoi j'ai proposé de leur réserver à elles-seules la désignation „mélanésiennes” dont l'usage traditionnel au sens plus large ne semble pas se fonder sur une conception strictement linguistique, mais plutôt sur des notions géographiques et ethnologiques.²

Enfin le terme „proto-malais”. Les langues sakai et semang que M. Berthe a citées comme exemples de ce „proto-malais” indiquent qu'il entend par ce terme le groupe de langues apparentées aux langues mon-khmères qu'en hollandais on désignera plutôt par le terme „Proto-Malakkisch” ou „Oud-Malakkisch”, c.-à-d. „langues primitives ou langues anciennes de Malacca ou Malaya”. Avec le malais tel que nous le connaissons ces langues n'ont rien à voir, abstraction faite des emprunts. Afin d'éviter l'équivoque nous parlerons de „langues paléo-malayennes”.

Les conclusions de M. Berthe, surtout celle de la page 362 (fin) en raison de celle de la page 363, semblent indiquer qu'il croit avoir affaire à une langue austronésienne, bien que non-indonésienne, tout

² Cf. mes articles „Indonesisch of Melanesisch op Noord-Nieuw-Guinea” (*Indonesië*, 3, 1949/50, pp. 351 ss.), „Genitief-constructie en Melanesische talen” (*Indonesië*, 5, 1951/52, pp. 301 ss.) et récemment mon commentaire sur le „review article” de Capell „Oceanic Linguistics Today” dans *Current Anthropology*, 3 (1962), p. 400.

au plus influencée par des langues d'un autre type, ou bien à une langue paléo-malayenne. Cette influence „papoue”, si je l'ai bien compris, M. Berthe ne veut l'admettre que pour la grammaire et cela d'ailleurs sans grande conviction. En ce qui concerne le vocabulaire ses mots cités indiquent bien clairement, me paraît-il, où il espère pouvoir chercher les rapports réels du buna'. Examinons donc sa liste comparative de 26 mots „indonésiens” et de 6 mots „proto-malais” (l'exemple unique du „proto-indochinois” sera laissé de côté).

Il est d'abord frappant que les rapprochements de mots indonésiens³ ne se conforment à aucune régularité qui nous permette d'en déduire même tentativement des „lois” phonétiques. Ainsi le *b* est représenté par *h* dans ind. *bulan*, „la lune” = b. *hul* (abstraction faite de la terminaison!); mais par *p* dans ind. *babinay*, „femelle” = b. *pana* et dans ind. *buwah* II, „noix d'arec” = b. *pu*; tandis qu'il reste intact dans ind. *yabut*, „cendres” = b. *lobot* et dans ind. *kambut*, „brouillard” = b. *kabu*, *habu*; et qu'il correspond à *zéro* dans ind. (m) *beni*, „nuit” = b. *ene*, dans ind. *buni*, „cacher” = b. *s-umi* (à part le *s* et les nasales!), et dans ind. *bəyay*, „donner” = b. *g-ege* (le *g* initial étant l'élément personnel). En revanche la *h* semble être représentée par *b* dans ind. (h) *ulu*, „tête” = b. *g-ubul* (le *g*- étant l'élément personnel de la 3e pers. du sg.); tandis que le *p* à son tour serait représenté par *h* dans ind. *apuy*, „chaux” = b. *hau*; dans ind. *pa-*, „préfixe causatif” = b. *ha-*, et dans ind. (m) *put*, „souffler” = b. *hu'*; mais reste intact dans ind. *hampil*, „proche, près” = b. *pir* („arriver”). La „prénasalisation” de *b* et de *p* n'est pas suffisante pour expliquer les différences comme le prouvent certains des exemples.

En ce qui concerne les nasales, elles semblent être représentées tout à fait régulièrement dans ind. *manay*, „mâle” = b. *mone*, dans ind. *babinay* = b. *pana*, et dans ind. *t-ama*, „père” = b. *ama*; mais *n* est représentée par *m* dans ind. *buni* = b. *s-umi*. La situation est encore pire pour les deux *r* de l'indonésien d'après les lois de van der Tuuk. Le *γ* est représenté par *r* dans ind. *wayey*, „eau” = b. *wer* („se baigner”), et dans ind. *diyi*, „se tenir debout” = b. *g-iri* („pieds”); par *zéro* dans ind. *apuy* = b. *hau*; par *l* dans ind. *yabut* = b. *lobot*; et même par *g* dans ind. *bəyay* = b. *g-ege*; et par *k* dans ind. *iliy*, „le van, l'éventail” = b. *wilik*. Le *l* de l'ind. *hampil* correspond à b. *r* dans b. *pir*.

³ Je laisse de côté qu'il ne s'agit pas toujours ici de mots „indonésiens”, mais aussi de mots „austroasiatiques”, comme, par exemple, *t-ama*, „père”, qui est plutôt mélanésien.

Il en est de même des autres phonèmes. Que l'on compare, par exemple, le *t* dans ind. *tal*, „cassé” = b. *tal*, et dans ind. *yabut* = b. *lobot*, avec le *t* dans ind. (*m*)*put* = b. *hu'*, et dans ind. *kambut* = b. *kabu*, *habu*; le *d* dans ind. *daun*, „feuille” = b. *nor* (*go-ron*), avec le *d* dans ind. *desa*, „village” = b. *tas*. Et quant aux voyelles que l'on compare ind. *manay* = b. *mone* avec ind. *babinay* = b. *pana* et ind. *t-ama* = b. *ama*; etc.

Dans quelques exemples la correspondance sémantique elle aussi est fort douteuse; cf., par exemple, les rapprochements de l'ind. *wayay*, „eau”, avec b. *wer*, „se baigner”; de l'ind. *diyi*, „se tenir debout”, avec b. *g-iri*, „pieds”; et de l'ind. (*ma* +) *tara*, „être clair”, avec b. *tada*, *tara*, „savoir”. Le mot ind. *desa* est en réalité un emprunt du sanskrit qui n'a point sa place dans la liste. Du point de vue lexico-statistique il y a en outre quelques mots „culturels” qui eux aussi ne devraient pas se trouver dans la liste afin d'éviter la possibilité de l'introduction des emprunts. Il en est de même des mots, tels que b. *ama*, „père”, qui peuvent refléter ce qu'on a appelé une „affinité élémentaire” ou des „tendances universelles”.

Ayant donc démontré, comme je le crois, que la liste des mots indonésiens est insuffisante, sinon inutile, à établir des rapports du *buna'* avec l'austro-nésien, examinons maintenant les six mots paléo-malayens. À première vue quelques-uns d'entre eux semblent bien plus dignes de foi que la liste indonésienne toute entière. Ce sont notamment: semang *si* = b. *si*, „viande”; et semang *pil* = b. *pil*, „natte”. Déjà moins acceptables sont sakai *dêh* = b. *deu*, *de*, „maison”; et semang *eg* = b. *g-ege*, „donner”. Ce dernier est tout à fait inacceptable si l'on insiste sur son rapprochement de l'indonésien *bəyay*, „donner”. Sont également inacceptables sem. *töded* = ind. (*ma* +) *tara*, „être clair” = b. *tada*, *tara*, „savoir”; et sem. Jarum *lawa'* = b. *laga*, „stupide”; parce qu'ils impliquent des changements phonétiques qui ne trouvent nulle part aucun appui. Quant à sem. *töded* il y a en outre une différence sémantique qui est trop grande.

Du point de vue de la méthode lexico-statistique, toutefois, même les rapprochements quasi-évidents sont insuffisants. Avant tout il faut écarter les mots „culturels” afin d'éviter le danger des emprunts. On objectera peut-être que les emprunts sont improbables vu la distance géographique entre la Péninsule Malaise et Timor. Mais on ne saurait nullement en exclure la possibilité. Comme je l'ai démontré dans ce

journal,⁴ par exemple, le malais présente au moins 6 ou 7 mots emprunts du sanskrit même dans la liste lexico-statistique et *non-culturelle* de Swadesh. Cela semblerait justifier le rapprochement génétique du malais et du sanskrit si nous n'avions pas d'autres renseignements sur les deux langues et leurs relations. Et encore les emprunts malais du hollandais, du portugais et de l'anglais dans les domaines culturel et non-culturel sont là pour nous avertir. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que l'emprunt soit direct. Il y a encore la possibilité d'emprunts indirects, par l'intermédiaire de l'indonésien, par exemple, ou par un ou plusieurs de ses dialectes.

Le résidu acceptable de comparaisons „non-culturelles” est de deux tout au plus, savoir *si*, „viande”; et, si l'on veut, sem. *eg* = b. *g-ege*, „donner”, quoique cette dernière ne fasse pas partie de la „test list” non-culturelle de Swadesh (qu'il n'est pas nécessaire de suivre trop rigoureusement), et abstraction faite du rapprochement inacceptable de l'ind. *bəṃay*. Chacun de ces deux rapprochements présente une correspondance biphonémique (le mot semang *eg* étant biphonémique il faut se baser sur celui-ci et non sur buna' *g-ege*). Cela veut dire que d'après notre calcul *phonostatistique* dans ce journal, vol. 116 (1960), pp. 351—2⁵ la complexité phonémique et de là le „poids” phonémique de ces deux correspondances biphonémiques ne sont pas suffisants, la „moyennine espérance” (*np*) étant de 3,12 phonèmes.

Lors même que l'on accepte le système phonémique du buna' lui-même pour la base du calcul,⁶ les deux correspondances biphonémiques sont toujours insuffisantes pour obtenir la preuve. Le buna' ayant

⁴ „Prospects of a 'Papuan' comparative linguistics” (*B.K.I.*, 113, 1957), p. 73.

⁵ „Nadere gegevens betreffende de verbreiding der West-Papoease taalgroep (Vogelkop, Nieuw-Guinea)”.

⁶ Le calcul cité d'après mon article dans *B.K.I.*, 116 (1960) a été élaboré pour les cas où les systèmes phonémiques des langues en question ne sont pas suffisamment connus. Or le système phonémique du buna' est bien connu, mais il n'en est pas ainsi des langues paléo-malayennes. Car, comme l'a dit le P. W. Schmidt, le traitement exact de leur phonétique n'était pas possible „bei den... hier bestehenden Übelständen” („Die Sprachen der Sakei und Semang auf Malacca und ihr Verhältniss zu den Mon-Khmer Sprachen”, *B.K.I.*, 52, 1901, p. 495). Mais lors même que l'on accepte les données phonétiques de Schmidt à cet égard, il est évident que le „poids” phonémique du système buna' avec ses 5 voyelles et ses 15 consonnes est beaucoup plus léger que celui du système paléo-malayan avec ses 15 à 20 voyelles et ses 20 à 23 consonnes. Par conséquent c'est le système buna' sur lequel devrait se fonder le calcul pour éviter une probabilité trop favorable.

5 voyelles et 15 consonnes, le facteur p („probabilité”) dans la formule de Poisson serait alors $^7 =$

$$\left(\frac{1}{\left(\frac{2}{3} \times 5\right) + \frac{5}{15} \times \left(\frac{2}{3} \times 15\right)} \right)^2 = \pm \frac{1}{44}$$

Et la moyenne (np) serait $= 50 \times 1/44 = \pm 1,13$.

En substituant ces valeurs dans la formule-Poisson on obtient pour une correspondance biphonémique une probabilité de hasard de $\pm 21\%$. La probabilité combinée des deux correspondances biphonémiques

rendrait alors un pourcentage de $2 \times \left(\frac{21}{100}\right)^2 = 8,8\%$. Et c'est

beaucoup trop, parce que la limite généralement admise est de $< 5\%$ tout au plus. Seule l'inclusion du mot „culturel” *pil*, „natte”, pourrait produire un pourcentage favorable. Car la probabilité d'une correspondance triphonémique étant de $\pm 8\%$ pour une valeur de $np = 1,13$, la probabilité composée des trois correspondances (deux biphonémiques

et une triphonémique) serait de $3 \times \left(\frac{21}{100}\right)^2 \times \frac{8}{100} = \pm 1\%$.

Et si on y ajoute le mot également „culturel” *sakai dêh*, „maison”, mais qui appartient à une autre langue paléo-malayenne que les précédentes, on obtient pour les 4 correspondances (3 biphonémiques et 1 tripho-

némique) un pourcentage de $2 \times \frac{1}{100} \times \frac{21}{100} = 0,4\%$! Mais, nous

le répétons, on ne saurait aucunement inclure les mots culturels. On pourrait d'ailleurs aussi bien rapprocher *b. deu*, „maison”, du *tobelo* (nord-halmahérien, c.-à-d. „papou”) *tau*, même sens.

Il faut donc abandonner l'idée d'un rapport génétique du *buna'* avec les langues paléo-malayennes.

Cette conclusion se trouve d'ailleurs confirmée par la grammaire du *buna'* dont M. Berthe lui-même devait reconnaître qu'il pourrait s'agir

⁷ Pour l'élaboration de ces formules, cf. mon article dans *B.K.I.*, 116 (1960), p. 351.

de celle d'une „langue influencée par le voisinage des langues papoues”. D'autre part la morphologie du verbe et (l'absence de morphologie) du nom ainsi que la syntaxe des langues paléo-malayennes se rapprochent plutôt de l'austro-nésien et de l'austro-asiatique que du buna'.

Examinons maintenant un peu plus loin cette grammaire buna' du point de vue de ses rapports papous allégués par Capell.⁸ Ce qui nous frappe tout particulièrement, c'est la flexion du verbe. Il s'agit ici d'une flexion que nous pouvons nommer *objective* sans nous demander si les termes „objectif” (au sens de „relatif au complément ou régime direct” de notre grammaire) et „subjectif” (au sens de „relatif au sujet” de notre grammaire) s'appliquent tout à fait bien au génie de la langue. Cela veut dire que le buna' exprime dans les formes de son verbe non pas „l'agent”, mais la personne qui *subit* l'action. Or il y a parmi les langues papoues toutes sortes de types de flexion verbale. Il y en a de type „subjectif”, comme le ternatan, de type „objectif”, comme l'ekari (ou kapauku), et de type mixte, c.-à-d. „subjectif + objectif” où la forme indique et le „sujet” et le complément, comme les dialectes nord-halmahériens voisins du ternatan. Toutes ces langues citées sont du type qui exprime ces relations, „subjectives” ou „objectives”, par des préfixes. Il y a d'autres qui les expriment par des suffixes, comme le jelmèk et le mombum (type „subjectif”), et le sentani (type „subjectif + objectif”), ou à la fois par des préfixes, des suffixes et même des infixes, comme le marind (type „subjectif + objectif”). Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que le buna' correspond au type „objectif” à préfixes de l'ekari, type qui est étranger au paléo-malaysien.

En ce qui concerne la „flexion nominale” du buna', les préfixes y sont les mêmes que ceux de la „flexion verbale”, les éléments personnels renvoyant à la personne du déterminatif dans toutes les deux, mais jouant le rôle d'un complément d'objet direct, dans l'une et celui de possessifs „inaliénables” dans l'autre. Ce parallèle entre „flexion nominale” et „flexion verbale” est parfait, plus parfait, par exemple, qu'en ekari.⁹ Mais il existe aussi dans cette dernière langue, comme l'a démontré J. Wils dans son compte-rendu de l'ouvrage du P. Drabbe.¹⁰ Et c'est là une autre analogie entre le buna' et une

⁸ Quant au vocabulaire, il faut se rappeler que Capell a maintes fois insisté sur la grande divergence lexicale caractéristique des langues papoues.

⁹ Cf. P. Drabbe, *Spraakunst van het Ekagi* (La Haye, 1952), pp. 12, 14 (§ 29) et 36.

¹⁰ Dans *B.K.I.*, 109 (1953), pp. 83 ss.

langue qui est „papoue” sans aucun doute. Mais le phénomène est étranger aux langues paléo-malayennes.

Enfin la syntaxe. L'ordre des mots dans la phrase est en principe le même que celui des langues papoues. C.-à-d. le „sujet” précède le verbe qui est placé bien en arrière, l'„objet” ayant la tendance de se ranger entre le „sujet” et le verbe. De même le *buna'* fait-il usage de postpositions, non pas de prépositions. Tout cela est contraire à l'usage des langues paléo-malayennes, qui sur ces points s'accordent plutôt avec l'austro-nésien et avec l'austro-asiatique.

Je ne comprends pas les difficultés d'un rapprochement papou que M. Berthe paraît voir dans quelques traits particuliers du *buna'* (pp. 261—2). Le nombre en *buna'* est, en effet, bien indiqué en quelque sorte par les préfixes personnels qui renvoient à la personne du déterminatif, et il en est de même de plusieurs, sinon de la plupart des langues papoues. Et quant au genre, ce n'est là qu'un aspect de la classification des substantifs. Une telle classification le *buna'* la connaît lui aussi. Car il fait distinction entre êtres animés et objets inanimés, comme le font plusieurs langues papoues, et, comme celles-ci, il l'indique par une forme spéciale du pronom. Mais la classification est inconnue dans les langues paléo-malayennes. La distinction de l'exclusif et de l'inclusif se trouve également dans quelques langues papoues où elle peut être attribuée à l'influence des langues austronésiennes (mélanoésiennes) avoisinantes.¹¹ L'absence de l'indication de la personne du sujet dans le verbe est normale pour le type de flexion „objective”, comme en *ekari*. Les temps et les modes sont également absents des formes verbales en nord-halmahérien, en *kimaghama*, en *riantana* et en *ndom*. Enfin, en ce qui concerne les préfixes indiquant la causalité, la réciprocité et la réflexivité, des affixes indiquant la réflexivité se trouvent, par exemple, en *sentani*, dans les langues nord-halmahériennes, et en quelque sorte (savoir en combinaison avec un autre régime) en *ekari*. La réciprocité n'est qu'un cas spécial du précédent. Et quant à la causalité, c'est une catégorie si répandue dans les langues du monde qu'il ne faudrait guère la mentionner. Pour ne citer que deux exemples, les langues nord-halmahériennes et l'*ekari* peuvent l'exprimer par des affixes.

Il paraît donc que M. Capell avait de bonnes raisons de rapprocher le *buna'* des langues papoues. Ces rapports, bien entendu, Capell n'a

¹¹ Elle existe par exemple dans les dialectes nord-halm. et, sur le continent même de la Nouvelle-Guinée, en *Bongu* et en *Kâte* (cf. Capell, *Oceania*, 11, 1940, p. 54).

pu les envisager que du point de vue typologique et non génétique, vu l'état de nos connaissances d'alors. Toutefois, certains traits de ce type „papou” se rencontrent aussi bien autrepars dans le monde, comme dans les langues amérindiennes et en basque, et, fait important à cause de leur proximité, dans les langues australiennes. Il est vrai que Capell¹² a signalé des traits qui distinguent ces dernières, qu'il considère comme formant une famille, des langues papoues. Mais je doute que ces traits soient décisifs, et Capell lui-même admet que „it is clear ... that there is a great deal of resemblance in the grammatical structure of Australian and Papuan languages ... it must be admitted that the languages of the Northern Kimberleys are practically Papuan in type” (o.c., p. 56). Je crois que sous ce rapport des notions de nature géographique et ethnologique ont influencé les notions linguistiques, comme c'est le cas des langues dites „mélanésiennes”. En effet, Capell ajoute à ses mots cités : „but the Australians are not physically Papuans”. On ne saurait donc *à priori* exclure la possibilité d'un rapprochement australien.

Si, néanmoins, je suis d'accord avec Capell en ce qui concerne le buna', c'est parce que je crois y avoir trouvé des rapports morphologiques aussi bien que lexicaux avec un groupe bien déterminé d'entre les langues papoues. C'est le groupe que je crois avoir établi dans le „Vogelkop” („Tête d'Oiseau”) de la Nouvelle-Guinée et dans les régions adjacentes, et que j'ai nommé „phylum ouest-papou”.¹³ Comme autrefois pour les langues de ce phylum, mon attention avait été d'abord attirée par la ressemblance de certains pronoms personnels. Or ce phylum se divise en quelques groupes, dont un méridional sur la côte sud du „Vogelkop”. Les ressemblances signalées portent sur ce groupe méridional en particulier, et cela s'accorde bien avec la situation géographique. Mais il y a aussi quelques rapports avec les autres groupes. En comparant les données du buna' avec celles du phylum ouest-papou nous nous sommes rigoureusement tenus à la „test list” non-culturelle de Swadesh afin d'éviter toute possibilité d'une sélection subjective. Mais ma propre liste comparative des langues du Vogelkop ne contient que 71 mots de la liste de Swadesh, tandis que le lexique et la courte liste comparative de M. Berthe n'en contiennent que 45, dont 41 se retrouvent dans ma liste. Ce sont donc ces 41 mots

¹² „The structure of Australian languages” (*Oceania*, 8, 1937, pp. 27 ss.).

¹³ Cf. mes articles déjà cités dans *B.K.I.*, 113 (1957), pp. 81 ss., et 116 (1960), pp. 350 ss.; et dans *Oceania*, 28 (1957), pp. 159 ss., sous le titre „A large Papuan language phylum in West New Guinea”.

qui formaient la base de notre comparaison. La liste de Capell contient encore 20 mots de la liste de Swadesh qui ne se retrouvent pas chez Berthe, dont 14 dans ma liste. Mais ces derniers n'ont rendu qu'un rapprochement douteux: b. *'be:lis* = kalabra *wele*, „blanc”. Il faut d'ailleurs faire remarquer que Capell paraît avoir eu affaire à un autre dialecte que Berthe, ce qui explique les différences dans quelques mots de sens identique chez les deux auteurs. Comme l'a fait Berthe lui aussi, j'ai ajouté des mots dont le rapprochement ne s'appuie pas sur une régularité qui puisse suggérer des changements phonétiques réguliers. Mais pour notre évaluation définitive nous écarterons tous ces exemples douteux. Ma collection contient 15 mots ou plus de $\frac{1}{4}$ du total disponible de 55; mais le résidu finalement accepté est de 7 environ, ou plus de $\frac{1}{8}$. Voir la liste, page suivante.

Le no. 14, b. **li*, „deux”, de cette liste est en réalité un élément „lié” du duel qui fut dérivé des formes du duel des pronoms, cf. *nei*, „moi, nous (ex.)”: *neli*, „nous deux (ex.)”; *i*, „nous (in.)”: *ili*, „nous deux (in.)”; *ei*, „vous”: *eli*, „vous deux”. Le nom de nombre „deux” ne se trouve pas chez Berthe, mais d'après Capell c'est *'hiliin*. On pourrait donc poser que l'élément **li* ne saurait être accepté et c'est pourquoi nous l'écarterons dans notre évaluation.

Si nous éliminons aussi les nos. 1, 4, 5, 9 et 15 comme trop douteux, ils restent comme acceptables les nos. 2, 3, 6—8, 10, 11—13. Cinq de ces mots (6, 10—13) sont communs au buna' et au kp. baru, quatre le sont au buna', au konda et au yahadian (nos. 3, 7, 11 et 13), et encore quatre au buna' et au puragi (nos. 2, 10, 11 et 13). Avec les groupes ouest et nord-ouest les correspondances sont moins nombreuses. Il y en a deux avec le madik (nos. 3 et 8), deux avec le moraid et le moi (nos. 2 et 3) et une avec chacune des autres langues citées.

Quelques-uns des rapprochements exigent un peu de commentaire. Dans les langues du groupe sud les mots se terminent toujours par une voyelle, qui est souvent additionnelle comme le montrent les dialectes voisins, et qui est le plus souvent *i* en puragi, *o* et *u* en konda, yahadian et kp. baru. En yahadian seulement les nasales et *r* sont admises à la finale. La *l* n'existe pas dans ces langues et la *l* des autres groupes, comme leur *r*, *y* est représentée par *r*; cf. kalabra *kalen*, moraid *kæle*, moi *kelem*, kp. baru *karino*, puragi *kanini* (*n* au lieu de *r* probablement par assimilation), „oiseau”; moi *ma-kuru*, konda *so-kuru*, „cou”; yahadian *unam*, konda *unamu*, „dent”; yahadian *tor*, konda *toro*, „ventre”; yahadian *hobore*, konda *soboro*, „bon”; puragi *nuni*, kp. baru *enuno*, „langue”; etc. Le *s* n'existe pas en yahadian et le *s*

français	buna'	groupes ouest et nord-ouest						groupe méridional			
		kalabra	moraid	moi	karôn	madik	ayamaru	yahadian	konda	kampong baru	puragi
1. tête	(n-)ubul									(na-)kabo	koibi
2. pieds	(n-)iri		əre	elik							euru
3. seins	su	sio	sûp	josu		sus		hu	su		
4. feu	hoto							tua	uċua, uċia		
5. fumée	boto				bu	butbu					
6. cendres	lobot									urubu	
7. lune	hul							huro	suro		
8. étoile	bi				bi	bi					
9. femme	pana						fiña	wà			
10. feuille	nor, (go-)ron										
11. { moi nous (ex.) }	{ nei							{ nenegi nanegi	nenġi	runù neri	roni nei, nedi
12. nous (in.)	i							aidigi		idi	
13. toi	ei							eregi	egi	eri	edi
14. deux	*li			ali							
15. blanc	bə : lis	wele'									

des autres langues y est représenté par *h*; cf. yahad. *wehe*, konda *wesi*, „tête”; kalabra *sio*, moraid *sûp*, moi *josu*, madik *sus*, konda *su*, yahad. *hu*, „seins”; etc. En revanche la *h* qui manque en konda y semble parfois être représentée par *s*; cf. karôn *go*, madik *gwo*, mantion (langue du groupe est) (*mou-*)*gwu*, dialectes nord-halm. *gogo*, yahad. *guhu*, konda *gusu*, „cheveux, plumes”. En kp. baru, en comparaison du puragi, les mots ont parfois une voyelle initiale qui est additionnelle; cf. kp. baru *enuno*, puragi *nuni*, „langue”; kp. baru *akote*, puragi *kîtai*, „petit”. Enfin, en konda une pré-palatale souvent correspond à *t* et *d* en yahadian; cf. konda *pačuo*, yahad. *patio*, „pierre”; konda *či*, yahad. *ti*, „soleil”; konda *ağiaro*, yahad. *uduar*, „pluie”; etc.

Les rapports phonétiques précités peuvent servir à expliquer les rapprochements du buna'. Mais d'autre part ils nous obligent à éliminer comme suspect le rapprochement du no. 3 *su*, „seins”, parce que si le kalabra, le moraid et le moi, et surtout le moraid *sûp*, semblent indiquer qu'il s'agit d'un mot non-austronésien, le madik *sus* est presque identique à l'austron. *susu*. Il est donc possible que nous avons affaire à un emprunt, du moins dans une partie de ces langues. Par contre le no. 7, b. *hul*, „lune”, n'est pas un emprunt de l'indonésien *bulan* (et M. Berthe ne l'a traité comme tel non plus) comme le démontre sa terminaison en comparaison, par exemple, de l'emprunt bien évident b. *ika*, „poisson” (Capell), qui dérive sans doute de l'ind. (kupang) *ikan*, les buna' étant un peuple de montagnards de l'intérieur.

D'après notre calcul phonostatistique cité ci-dessus (voir la note 5) les trois correspondances triphonémiques (nos. 6, 10 et 11) entre le buna' et le kp. baru seuls rendent un pourcentage de hasard de

$$3 \times \left(\frac{22}{100} \right)^3 = 3,2 \%. \text{ C'est déjà suffisant pour établir la presque-}$$

certitude d'une parenté génétique entre les deux langues et de là entre le buna' et le phylum ouest-papou, particulièrement le groupe méridional de ce dernier. Mais il y a encore les trois correspondances triphonémiques

$$\text{avec le puragi. Le résultat combiné est donc de } 2 \times \left(\frac{3,2}{100} \right)^2 = 0,2 \%.$$

Lors même que l'on voudrait éliminer le rapprochement des nos. 2 (pied) et 6 (cendres) de ces langues comme étant encore un peu douteux, on peut arriver à un résultat positif. Car les deux correspondances

triphonémiques qui restent entre le buna' et le kp. baru (nos. 10 et 11), en combinaison avec les deux correspondances triphonémiques entre le buna' et le puragi (nos. 10 et 11), entre le buna' et le yahadian (nos. 7 et 11), et entre le buna' et le konda (nos. 7 et 11), auxquelles s'ajoute la correspondance triphonémique entre le buna' et le moraid et entre le buna' et le moi (no. 2), produiront un pourcentage de

$$6 \times \left[2 \times \left(\frac{22}{100} \right)^2 \right]^4 \times \left(\frac{22}{100} \right)^2 = \text{ca. } 0,0026 \%$$

Mais en réalité la situation est encore meilleure. Car nous avons calculé ces pourcentages sur la base d'une moyenne (np) défavorable de 3,12, désignée pour des cas où l'on ne connaît pas exactement les systèmes phonémiques des langues en question. Dans notre comparaison, par contre, on connaît du moins les systèmes du buna' et de l'ayamaru ainsi que ceux des langues nord-halmahériennes. Afin d'éviter une probabilité (p) trop favorable nous pourrions donc prendre le système le plus défavorable d'entre ces systèmes connus et fonder le calcul sur cela. En ce cas c'est celui du buna' ou de l'ayamaru (qui sont d'un „poids” phonémique égal), produisant une moyenne de 1,13 (voir ci-dessus le calcul concernant le rapprochement des langues paléomalayennes). Cela produira non seulement des pourcentages beaucoup plus bas (par exemple 7,4 % pour une correspondance triphonémique contre 22 % avec $np = 3,12$). Mais cela permettra aussi d'ajouter les correspondances biphonémiques (nos. 8 et 13) à notre calcul. Les pourcentages seront alors d'une infinité presque incalculable et absolument négligeable.

Notre conclusion que le buna' a des rapports génétiques avec le phylum ouest-papou et notamment avec le groupe méridional de ce dernier, se trouve largement confirmée par les données grammaticales qui sont disponibles.¹⁴ Celles-ci montrent que dans les langues du „Vogelkop” et de Halmahera septentrional, comme en buna', la flexion du verbe et du substantif se fait par la préfixation d'éléments personnels qui sont formellement apparentés aux pronoms indépendants; cf., par exemple, le no. 1 de notre liste buna' *n-ubul* = kp. baru *na-kabo*, „ma tête”. Dans les langues nord-halm. se trouve une distinction classificatoire entre êtres humains et tous les autres êtres animés ou objets inanimés; la classe humaine est encore subdivisée en mâles et

¹⁴ Pour celles-ci voir la littérature mentionnée note (13) et les références qui y sont citées.

femmes. En ayamaru du Vogelkop il y a également une distinction entre mâles et femmes, mais les formes féminines s'appliquent aussi, paraît-il, à tout objet inanimé et tout être animé mais non-humain. Comme on le voit, ce ne sont que des variantes du même principe de classification, et celle du buna' elle aussi n'en est qu'une.

La flexion verbale est du type „subjectif-objectif” dans les langues de Halmahera septentrional, excepté le ternatan où elle n'est que „subjective”.¹⁵ Quant aux langues du Vogelkop les données sont rares à cet égard. Les paradigmes publiés par Elmberg pour l'ayamaru et par Wirz pour le mansibabèr (autre langue du groupe est) portent sur des verbes „intransitifs”, d'où il est impossible de juger s'il y a une flexion „subjective” ou „objective” ou bilatérale. Mais la différence entre flexion „subjective” et flexion „objective” dans de pareilles langues n'est pas si grande que notre terminologie européenne ne le ferait croire. Au fond il ne s'agit que d'un processus qui se fait en premier lieu par rapport à une personne: c'est notre „sujet” (logique et grammatical) si nous avons affaire à un verbe „intransitif”, mais soit notre „sujet” (logique et grammatical) s'il s'agit d'un verbe „transitif” à l'actif, soit notre „régime direct” logique ou „sujet” grammatical d'un tel verbe au passif. Le processus peut s'étendre à une autre personne: c'est soit notre régime direct, soit notre complément indirect. D'autre part il est bien possible que le buna' ait été à l'origine de type bilatéral, mais qu'il ait perdu la faculté d'indiquer le sujet, comme le ternatan a sans doute perdu celle d'indiquer le régime direct. On sait d'ailleurs que les divergences grammaticales n'impliquent point nécessairement une antithèse génétique, comme le démontre le français en comparaison du latin ou de l'espagnol.¹⁶

H. K. J. COWAN

¹⁵ Le ternatan a probablement perdu l'indication du régime par suite de l'influence des langues austronésiennes avoisinantes, car il a été en quelque sorte une *lingua franca* des Moluques. Cette influence se fait sentir aussi dans la syntaxe qui, par opposition aux autres dialectes nord-halm. d'ailleurs très apparentés, ressemble largement à celle de l'austronésien.

¹⁶ Pour de pareils exemples parmi les langues papoues, cf. *B.K.I.*, 116 (1960), p. 355.